

Jacques Streby

Léon Chevalier,  
soldat





# Chapitre 1

## Le premier carnet de Léon

L'écriture est encore nette sur la page de garde. Elle révèle les acquis de la calligraphie scolaire, avec des majuscules volubiles entre les pleins et les déliés, plus décoratives toutefois que justifiées :

*« Carnet de Semaine  
Appartenant  
au Musicien de  
Semaine  
Chevalier Léon  
Ecole d'Artillerie  
Valence »*

En petits caractères et de biais l'auteur a noté à gauche « 156 », à droite « Drôme » et plus haut « Phénomène Excentrique ».

La première page est consacrée à une « Liste du Blanc du 19 avril 1910 ». La répartition des caleçons et

des chemises entre les soldats d'un régiment d'artillerie n'a pas de quoi m'émouvoir. Mais la date de 1910 me surprend, car dans la tradition familiale Léon Chevalier est incorporé en 1912, maintenu sous les drapeaux en 1913, à cause de la loi de trois ans puis jeté dans toutes les batailles de la grande guerre...

C'est au demeurant ce que j'ai raconté à mes élèves tant et tant de fois, puisque je fais la guerre en classe depuis les débuts de ma carrière et que 1914-1918 a toujours appartenu au programme.

Or le carnet sape au moins le début de cette version, à laquelle j'ai cru résolument, tant elle s'accordait bien à mes besoins pédagogiques.

Il est vrai que Léon Chevalier, mon grand père maternel, appartient davantage à la légende qu'à l'histoire.

Chaque famille a ses héros, que trois ou quatre générations parent de hautes qualités, avant leur inexorable effacement. Du bouquet d'anecdotes qui reste planté pendant un siècle sur leur souvenir, personne ne songe à vérifier l'exactitude et moins encore le contexte : le culte héroïque exige de la dévotion et non de la curiosité. Dans mon enfance cette religion avait trois prêtresses : ma grand-mère, qui ne tombait jamais dans l'emphase, ma mère, économe de ses mots sinon de ses émotions et ma tante, plus exaltée, et souvent au bord des larmes, quand elle évoquait « mon pauvre papa ».

J'avais donc un immense respect pour ce mort qui

survivait avec une telle force par la parole des trois personnes que j'aimais le plus.

Et le héros avait la gueule de l'emploi. Ses photos en témoignent toujours. Jeune soldat en uniforme (en 1910 donc), jeune marié sous le chapeau melon (en 1919), jeune père de famille devant son magasin (en 1925 peut être) Léon Chevalier en impose par sa carrure, le dessin hardi de ses traits, et sa moustache, d'abord effilée puis généreuse, toujours structurante et attachante.

Je sais fort peu de choses de l'enfance de ce bel homme. Elle aurait été plutôt malheureuse. Sa mère morte jeune l'aurait laissé sous la seule autorité de son père qui n'en manquait pas au point d'aimer son fils à coup de taloches. Le « père Chevalier » tenait un café dans le village de Chatte. J'imagine qu'il levait volontiers le coude avec ses clients et que sa brutalité se donnait quelquefois en spectacle. Mais est-ce bien juste de transformer mon arrière grand-père ce quasi inconnu, dont le prénom m'échappe, en Thénardier dauphinois ?

Quoiqu'il en fût, Léon avait trouvé une sorte de refuge chez son oncle Jules Matthieu, galochier à Roybon. Voici une autre figure du roman familial !

Le « Tonton Matthieu », qui n'avait pas d'enfant, accueillit son neveu comme un fils, pour rester dans le registre des contes populaires, et le forma à la cordonnerie. A cette époque le cordonnier ne se contentait pas de réparer les « chaussures » ; il en fabriquait. La clientèle paysanne réclamait des

brodequins à la semelle épaisse, au cuir increvable, qui montaient haut sur la cheville et dont les œillets de laçage étaient renforcés de métal. Les industries de Romans n'avaient pas tué la production artisanale... Mieux elles l'avaient stimulée. Des Chambarans à la plaine de Bièvre on travaillait la chaussure. La marque Paraboote, comme son nom ne l'indique pas, est sortie de cette ancienne spécialité régionale...

Jules Matthieu et son neveu ne furent pas des entrepreneurs aussi inventifs que les Richard ; je crois savoir cependant que leur savoir-faire était apprécié jusqu'à Thodure, au Grand Serre, à Saint Antoine, soit bien au de là des limites du canton, cet espace des réputations rurales.

En 1910 Léon Chevalier, comme l'atteste le carnet, est donc musicien à l'Ecole d'artillerie de Valence, qui selon mes brèves recherches existait déjà sous l'ancien régime. Un certain Napoleone Buonaparte y fut affecté juste après avoir reçu son brevet de sous-lieutenant. Sous le second empire une immense caserne fut construite pour les artilleurs dans un style fort soigné. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle on ne trouve la trace dans la préfecture drômoise que du 6<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie de Campagne... L'école d'artillerie se confond sans doute avec lui.

Ainsi mon grand-père a été instruit dans ces beaux bâtiments du quartier Chareton incendiés fin août 1944 par les Allemands.

Léon avait déjà vingt trois ans en 1910... Age tardif qui soulève des questions : En quelle année a-t-il été incorporé ? En 1909 ? Avait-il bénéficié d'un sursis puisqu'il est de la classe 1907 ? Et pour quelles raisons ? Et ce « musicien de semaine » avait-il déjà étudié la musique dans le civil ?

L'oncle Matthieu, qui avait des lettres après son passage au séminaire, jouait-il aussi d'un instrument ? Avait-il formé son neveu à la lecture du solfège ? L'avait-il initié à la trompette, quand ils se laissaient l'un comme l'autre de clouter des semelles et d'attendrir le cuir ?

Les archives familiales, qui tiennent en trois boîtes depuis que je les ai reclassées, ne me livrent pas de réponse. Les photos sont presque muettes, parce que j'entends mal leur langage. Le soldat Chevalier est un artilleur soit ! Il est sans doute fier de l'être, si j'en crois la pose légèrement oblique et cambrée qu'il adopte sur les clichés. Mais je n'en saurai guère plus.

Les huit premières pages du carnet, sont dévolues aux charges de la semaine... Léon a été régulièrement de semaine, du 19 au 24 avril, du 11 au 23 juin, du 19 au 24 août 1910 ; c'est du moins ce que je parviens à décrypter des chiffres inhumés dans la texture du papier...

Comme un écolier qui commence son cahier il apporte beaucoup de soin à sa mission d'avril : la liste du blanc, le contrôle nominatif des élèves musiciens, l'état des permissionnaires sont intégrés à des tableaux tracés au cordeau... Puis le musicien Chevalier, phénomène

excentrique, se lasse. Le crayon remplace la plume, la règle ne guide plus la main et les majuscules sont simplifiées.

Toutefois en page 13, qui semble clore le chapitre de Valence et de 1910, mon grand-père s'applique pour.

*L'« Adresse des Copains ».*

*Tabardet Montoisson Drôme*

*Reymond Joanis menuisier à Vénissieux (Rhône)*

*Sautier Lucien Boucher à St Julien en Genevois (H.S)*

*Peyhorgues Julien Rue des Belles Femmes Lyon  
Villeurbanne*

*Perret Louis 14 Rue de la Madeleine Lyon Guillotière*

*Villard Jean Charpentier Montalieu Vercieu Isère*

*Jacquemet Lucien chez Monsieur Seysset Cycles à Vienne*

*Chapoutier Henri chez Mr Bailly Bally confiseur rue de  
l'hôtel de Ville*

*Marcigny Saône et Loire.*

*Ageron Eugène la Bruloire Savoie*

*Carrier Henri p re a Irigny Rhône*

*Fournier Gabriel platrier LOrjol*

*Garnier Regis Hameau du Bandot Renage Isère*

*Chastan Alfred cafetier à Vese Drôme*

*Combes Léon Bondonneau Montelimar Drome.*

Les archéologues sont émus, quand du sédiment

de leurs fouilles ils extraient des tessons de poterie, des éléments de pavage, au mieux des pièces métalliques encroûtées d'oxyde. Avec ces treize noms il me semble que je viens de ressortir bien davantage qu'un trésor muséal.

J'aime qu'autour de Léon ses copains forment une ronde populaire d'artisans et de commerçants, qu'ils soient issus de terroirs familiers entre Dauphiné, Savoie, Lyonnais et que leurs patronymes diffusent un parfum régional.

Je crois que je pourrais reconstituer leur visage. Régis Garnier a le front haut, les yeux rieurs. Ageron Eugène cache sa timidité sous des airs renfrognés. Le boucher Lucien Sautier doit à sa gueule d'ange sa réputation de tombeur. Les sourcils d'Alfred Chastan sont si épais et ses oreilles si débordantes de poils que ses camarades l'ont surnommé « balayette ». Et Louis Perret renferme sous des paupières lourdes des regards parfois étincelants...

Je me sens de la pitié pour ces morts et je me plais à dresser ici la stèle qu'ils méritent... Certains n'ont pas eu de sépulture, parce que la charpie de leurs restes s'est amalgamée à la terre du no man's land. D'autres ont reçu l'hommage de leurs communes sur des monuments bien habités.

Quelques uns sans doute, survivants de la grande guerre, ont rejoint le caveau familial, qui aujourd'hui, parce qu'il n'est plus visité, appartient aux concessions en cours de reprise.

J'ai d'emblée identifié un nom parmi eux : Peyhorgues Julien. Ce villeurbannais resta l'ami de mon grand père jusqu'à la fin de sa vie et continua à prodiguer ses services à sa veuve et à ses orphelins. Mieux, sans Peyhorgues, secrétaire de mairie, jamais les Chevalier n'auraient quitté leur Roybon pour acheter un commerce en plein centre de Villeurbanne dans ce quartier des Gratte-Ciel, où dix années plus tard je suis né.

Entre 1910 et août 1914 l'artilleur musicien (une association contre nature) n'a rien noté dans son carnet.

Ce document ruine en tout cas le mythe du malchanceux, condamné à une interminable période militaire, de neuf ans, voire plus, si sa démobilisation s'est effectuée en 1919, comme il est probable.

S'il était resté soldat, il n'aurait pas laissé en blanc, les pages qui séparent ses listes et ses adresses, du journal de bord qu'il a tenu d'août à décembre 1914, alors que mêlé à la première phase de la guerre il relate fébrilement le train-train des atrocités.

Il faut croire que mon grand-père a été rendu à la vie civile fin 1910, qu'il a gardé son carnet à peine entamé dans un tiroir, et que mobilisé en août 1914 il l'a repris comme s'il faisait partie de l'uniforme qu'à nouveau il endossait.

Je suppose donc que fin 1910 il a retrouvé la maison et l'atelier de Jules Mathieu, grande rue, à Roybon. Je le vois assis devant un établi étroit et bas

sur pattes, semblable à celui que j'ai extirpé des vieilleries du sous-sol. Il porte un grand tablier de cuir sans doute, car il maintient de temps à autre une godasse contre son ventre. Il a sa réserve de clous à gauche, de la colle devant lui, des alènes à droite, certaines encore brillantes, d'autres brunies. Et il frappe. Et il coud. L'oncle Jules lui sourit.

Puis je le vois en fin de journée descendre jusqu'au café des Tramways. Il traverse la place du temple, longe le mur de l'Eglise. Il n'y pas d'homme aussi grand dans le village et les femmes se retournent sur lui. Au café il salue les clients du comptoir et s'assoie à distance à une table qui est réservée aux messieurs. Léon joue au bridge, dont il a maîtrisé les subtilités dans sa caserne de Valence. Ses partenaires à Roybon forment le trio des notables : le pharmacien, le docteur et le notaire. Léon, homme du peuple, par les hasards du jeu se frotte aux petits bourgeois. L'oncle Mathieu se loue de ces fréquentations, parce qu'il a des projets pour son neveu, qui est son héritier désigné, a les capacités d'étendre son affaire, et pourrait faire un bon mariage. Il n'est pas nécessaire de chercher loin : les demoiselles Vial...

Les demoiselles Vial sont des cousines issues de germains. Leur père, Jean Auguste René, possède à Montfalcon entre le Balthazar et le Brûlefer quarante hectares sur lesquels se dressent les ruines d'un château du XIII<sup>ème</sup> siècle. L'Auguste (c'est son prénom d'usage) ne joue pas au châtelain. Il lui suffit d'être un

riche paysan, dont la réputation de bonhomie décourage même les envieux.

Sa fille aînée a trois ans de moins que Léon. Mais on lui prête une mauvaise constitution, que trahissent un visage empâté, marqué de couperose et d'acné, des épaules lourdes, une poitrine maigrichonne. Dans sa gaucherie et sa tristesse permanentes Marie Louise semble d'elle-même indiquer qu'elle doit rester en marge des plans familiaux.

Mathurine sa cadette est d'une autre trempe. Et Léon pourrait bien s'arranger d'une fiancée d'aussi bonne tournure. La cousine est grande, svelte, robuste. Le regard vif et intrépide rachète certaines imperfections, un nez par exemple, un rien trop important et pointu. Le caractère très affirmé de Mathurine, son franc parler, son humeur enjouée, son évidente autorité, pourraient décourager certains galants, qui veulent une femme « gentille », c'est-à-dire docile et accommodante. Or Léon a des concurrents, à commencer par Auguste Pain, voisin des Vial au Brûlefer...

La troisième fille, avec ses 17 ans, commence aussi à intéresser Léon. Sidonie a plus de réserve que Mathurine. Comme elle a la seule fille du canton à détenir le brevet supérieur, qu'elle pourrait devenir institutrice ou ambitionner une carrière administrative, chacun loue son jugement et ses conseils avisés.

Dans son carnet Léon n'a fait aucune mention de ses espoirs sentimentaux ; je recompose, persuadé

qu'il avait jeté son dévolu sur Sidonie, avant 1914. C'est une fable peut être ; je lui ai tant donné de crédit qu'elle a pris force de vérité. Et devant mes premières ES2 j'ai de nouveau raconté que Sidonie pendant toute la guerre a patiemment attendu des lettres de Léon, qu'elle a redouté l'inféconde nouvelle qui autour d'elle s'abattait régulièrement, qu'elle craignait d'être veuve avant d'avoir été mariée et qu'elle salua les cloches de l'armistice par de grands sanglots, dans la confusion de ses peurs et de ses espérances.

Sidonie, ma grand-mère, épousa son Léon en mars 1921 et non dès 1919, comme je l'ai dit à mes potaches. Par un sursaut d'honnêteté j'admets volontiers que ces vieux jeunes gens aient pu se rencontrer après la démobilisation du soldat. Deux personnes seraient en mesure de me renseigner, Maman et la cousine Simone, fille de Mathurine. La mémoire de la première à ses éclipses et la seconde a montré récemment que l'historique familial ne l'intéressait guère.

Je suis libre de mes choix, comme un romancier : Léon est parti à la guerre, avec en tête un projet amoureux, dont Sidonie était la seule cible.

Ma grand-mère ne m'a jamais parlé du carnet, alors qu'elle évoquait volontiers les épreuves de son mari. J'ai su très vite qu'il « avait fait Verdun », qu'il avait gardé de son expérience beaucoup d'estime pour le Maréchal Pétain et une haine tenace contre Mangin, le « mangeur d'hommes ». Le Maréchal ne

m'intéressait guère, alors que le mangeur d'hommes devenait dans ma tête de garçonnet une figure d'épouvante, avide de chair fraîche et plus nocive que l'ogre du Petit poucet...

Sur la campagne des Balkans, à laquelle Léon Chevalier avait pris part, les propos de ma grand-mère, toujours brefs et sobres, étaient complétés par des souvenirs matériels. J'ai fait un grand usage de ces douilles d'obus aux calibres variés, devant mes élèves de troisième et de première, bien avant que la dernière mode pédagogique ne privilégie « l'entrée concrète ». Je les ai alignées sur mon bureau ; je les ai fait circuler de rang en rang ; j'ai demandé aux uns de les soupeser, aux autres de calculer le diamètre à la base ; j'ai simulé leur chute dans une rangée ; j'ai compté les morts... Toujours avec un vif succès.

Sur les douilles de 75 mm, mon grand père a gravé un décor de plantes, de fleurs, d'oiseaux. La graphisme est stylisé mais permet de reconnaître du lierre, des pensées, une cigogne. Les mentions ALBANIE, SERBIE, SOUVENIR D'ORIENT se mêlent au nom de l'artiste et même à son monogramme admirablement ciselé. De la plus petite douille, d'un bébé obus mort né, le cordonnier de Roybon avait créé un briquet, dont j'ai essayé maintes fois de tirer une flamme, alors qu'il ne contenait plus ni essence ni mèche d'amadou.

Je crois que j'ai joué sans interdit avec ces reliques. Comme elles sont assez lourdes, elles nous aidaient à

maintenir les toitures, quand nous construisions sur la terrasse nos cabanes de tissu... Plus tard j'ai aimé les nettoyer en gaspillant du Miror sur des chiffons toujours altérés.

Et c'est avec le même plaisir du cabotin incorrigible que, jusqu'à la fin de ma carrière, je referai mon numéro, en louant les vertus des poilus, résistants à la peine, valeureux au combat et si habiles de leurs mains.

Il a fallu que je devienne propriétaire de la maison de Roybon pour mettre la main sur le carnet de Léon Chevalier. En fait nos travaux de rangement et de ménage nous ont livré d'autres souvenirs. Je crois que mes ancêtres ont voulu saluer mon installation et récompenser ma piété familiale. J'ai senti qu'ils m'adoubaient comme héritier, qu'ils multipliaient les signes de leur présence et de leur connivence.

Jadis cette maison servait d'atelier au grand père et depuis longtemps j'avais trouvé des collections de clous, des sécateurs bicornus, des brodequins plus lourds que des sabots. Mais cet été, coup sur coup, ont resurgi des recoins et des rebuts du sous-sol comme du galetas des objets, des documents, de vrais fantômes matériels.

J'utiliserai un jour le courrier de Léone, ma tante morte de la tuberculose en 1948. J'ai restauré la photo de Jules Mathieu, qui trône maintenant dans un cadre doré sur le mur du « salon » juste à côté de Léon et Sidonie, ces jeunes mariés dont il a facilité les épousailles. Quant à l'établi du cordonnier, où les

marques de clou concurrencent les trous de ciron, noirci de brûlures, tâché de vieilles coulures, couturé d'éraflures, il supporte mes œuvres de rafistolage, avant d'être chaque soir dressé pour l'apéritif ou nos dînettes conjugales.

Le carnet m'attendait dans une liasse de photos, de lettres et de factures. Aujourd'hui je ne sais plus si j'ai récupéré le paquet au bas de l'armoire dans la chambre « du devant », ou dans la commode du galetas, ou dans une caisse du garage. Qu'importe ! C'est ma femme qui en a fait la première lecture, avec enthousiasme... Quant à moi j'ai attendu la rentrée scolaire pour m'en occuper car il pouvait inspirer les élèves du groupe « littérature et société » chargés d'écrire une nouvelle sur la Grande guerre.

Les premières pages du carnet m'ont déçu avec leur nomenclature de garnison ; puis j'ai commencé le déchiffrement de celles qui font passer mon grand père de la légende à l'histoire et que je livre ici...

## Chapitre 2

### L'écriture de la guerre

*« 16 août 1914 départ de St Peray pour Belfort. Le 17 à Belfort. Nous partons ce même jour pour Illfurth (orthographe originale Ifurgh) où passons la nuit dans un pré. Départ d'Ilfurth pour Ekevillers le 18. Nous commençons à entendre le canon du côté de Mulhouse. Arrivée a Ekevillers a 10 heures. Nous prenons position avec le 163<sup>ème</sup> de ligne.*

*Pendant que les batteries se mettent en position (illisible) deux bataillons et un troisième qui s'était avancé du côté bois sont surpris (laborieux déchiffrement du mot qui ressemble à sufforés) par des allemands qui dans des tranchés les fusillent à bout portant.*

*Malgré une charge à la baïonnette les pauvres fantassins sont obligés de reculer en laissant beaucoup de morts. Nous ramenons une centaine de blessés. L'avantage des allemands a été de courte durée. Grace au 75 par un tir efficace ils sont obligés de se retirer*

*avec des pertes considérables et perde de ce fait 19 kilomètres de terrain. L'effet du 75 leur fait peur. Sur le champ de bataille il ne reste que bras, jambes et corps complètement déchiquetés.*

*Ce même jour une compagnie du 163<sup>ème</sup> fait 42 prisonniers dont deux capitaines et un lieutenant. »*

Léon Chevalier rentre dans le vif du sujet. Ses premiers combats lui donnent une telle commotion, qu'il reprend son carnet de musicien de semaine, jette impétueusement des repères de temps et de lieu et raconte ce qui mériterait de s'appeler la bataille d'Eckevillers. Son orthographe est inégale ; le style a de la tenue et du rythme.

Après vérifications (Internet piège d'innombrables mouches) Eckevillers peut correspondre à Eschentzwiller. Le grand père est brouillé avec les toponymes germaniques. Il faut avouer que celui-ci est aussi difficile à mémoriser qu'à prononcer. Le certain est qu'il a pris part à l'offensive française lancée sur Mulhouse, qui permettra de hisser le drapeau tricolore quelques jours sur les toits de la ville.

Son évocation s'accorde assez bien à l'histoire de la guerre, dans sa première phase, dite de mouvement. On pourrait même croire que certains des manuels que j'ai utilisés se sont inspirés de ces lignes, quand elles peignent la charge folle de nos fantassins, baïonnette en avant... J'ai tort d'ironiser. Mon grand père est une référence historique plus respectable que le Magnard ou le Hatier. Et sa compassion pour les

fantassins n'est pas si commune chez les artilleurs.

Il loue l'efficacité du 75 mm, un bon canon, facile à manier (on écrit cela, quand on n'a jamais désembourbé tout l'attelage), au tir rapide. Ce glorieux 75 a joué un rôle clef pendant les vastes mouvements d'août à novembre 1914 puis a montré ses limites face à la puissance de feu des canons lourds allemands, dès que le front s'est immobilisé. J'anticipe, comme Léon qui parle des tranchées allemandes devant Mulhouse en août 1914.

Or toute une tradition scolaire voudrait que les soldats n'aient creusé des tranchées qu'à l'orée de l'hiver 14. Je l'ai répété avec cette conviction que donne... La répétition ! Mainte entreprise historique vise à simplifier la matière pulvérulente, surabondante, voire purulente du passé. Bien que je me sois donné un objet d'histoire, aux dimensions modestes, je relativise les vérités les mieux controuvées...

Léon, le 18 août 1914, participe sans le savoir à l'exécution du plan XVII et célèbre un de ses rares succès. La capture des 42 allemands par le 163<sup>ème</sup> régiment d'infanterie semble le reconforter. Mon grand père s'arrange comme il peut des premiers traumatismes de guerre... Le spectacle du champ de bataille est rude ; mais le tableau de chasse reste honorable : deux capitaines et un lieutenant, parmi les prisonniers ! Trois beaux lièvres parmi tant de garennes !

*« Nous gardons nos positions. Les Allemands après la pile de la veille ne tenteront aucun retour offensif.*

*Quelques coups de fusil seulement ont été tirés contre des avions allemands. Mais pas un coup de canon. Du côté de Mulhouse ça chauffe car on a entendu le canon une partie de la journée. Nous avons resté un jour et demi sans manger ; le train de ravitaillement s'était trompé de route. Nous n'avons eu que des pommes de terre trouvées dans les champs et cuites sur la braise.*

*Je trouve ce même jour à « Eckewiller » George Grand qui revient de Mulhouse avec le reste de son bataillon qui a été fort éprouvé. Lui n'a aucun mal. »*

La guerre a ses caprices jusque dans son enfance... A peine engagé sous le feu, Léon Chevalier bénéficie d'un répit. Les avions allemands qui survolent les batteries françaises semblent même sortir d'un film, dont le scénario s'impose des respirations.

Et je les vois les artilleurs, le nez en l'air, le geste provoquant, détachés un moment de leur cuisine. Quant aux appareils ennemis, je ne peux que leur prêter mes maigres connaissances : carlingue légère, voilure double, charpente de biplan, habitacle ouvert aux turbulences aériennes.

Léon avais-tu déjà vu des avions ? As-tu fait un bras d'honneur à ces libellules poussives ? As-tu songé que leur tour de reconnaissance présagerait un « retour offensif » ?

*« 20 août nous allons prendre position sur le champ de bataille que l'artillerie avait bombardée la veille et où le 163<sup>ème</sup> et le 187<sup>ème</sup> avaient chargé à la baïonnette. Le*